

Les frères donnèrent Boule-de-Neige de bon cœur. Mais les cahots de la voiture l'ayant fait vomir, elle rendit la pomme empoisonnée et revint à la vie, ne sachant plus où elle se trouvait.

Le fils du roi lui expliqua que la croyant morte, on se disposait à l'emmener dans son caveau. Puis il lui demanda ce qui l'avait rendue si malade, et elle lui dit que c'était une pomme qu'une dame lui avait fait manger.

Ensuite, la voyant si belle, le fils du roi la demanda en mariage et l'épousa.

Quant à la mère, elle retourna auprès de son miroir :

— Miroir, miroir, suis-je la plus belle de ce canton ?

— Oui, mais la petite Boule-de-Neige, qui est mariée avec le fils du roi est bien plus belle que toi.

La mère eut tant de rage de ne pouvoir se débarrasser de sa rivale qu'elle se fit mourir.

(Conté par M<sup>me</sup> Morin).

## II

### LES TROIS POILS DU DIABLE.

Il était une fois un garde-moulin, et sa femme ; ils avaient déjà plusieurs enfants. Un jour, le mari voit une boîte dans l'eau ; il la retire à l'aide d'un grand crochet et trouve dedans un petit garçon qu'il rapporte à la maison.

— Tiens, ma femme, voilà un petit garçon que j'ai trouvé dans l'eau.

— Nous avons déjà tant d'enfants ! Enfin, je ne veux pas le laisser mourir : nous l'éleverons.

Le gamin grandit. Il avait environ douze ans quand un gros négociant arriva chez ses parents adoptifs. Il faisait un fort orage, et il supplia la dame de lui donner à coucher dans sa maison.

— Nous ne couchons personne, lui dit-elle ; mais comme mon

mari est garde-moulin et qu'il passe la nuit dehors, je consens à vous recevoir.

— Vous avez-là un bel enfant, dit le négociant en désignant l'abandonné, qu'on appelait Jules.

— Il n'est pas à moi ; mon mari l'a trouvé sur l'eau dans une boîte, et nous n'avons pas voulu le laisser périr.

— Si vous voulez me le donner, Madame, je suis riche, j'ai une belle petite fille : je les marierai ensemble quand ils seront grands et je ferai leur bonheur.

La dame répond encore qu'elle ne peut consentir à cette séparation, car ses propres enfants ne sont pas si gentils que Jules.

On demande à celui-ci s'il veut bien s'en aller : — Oui, répond, il, puisque ce monsieur veut faire mon bonheur.

Sa mère adoptive lui reprocha d'être un ingrat, et dit que, du reste, il fallait attendre son mari, pour savoir ce qu'ils devaient faire.

Le mari, instruit de la chose à son retour, conclut que puisqu'il y allait du bonheur de l'enfant il fallait le laisser aller.

Sur la route les deux voyageurs se trouvèrent un jour *ennuyés*. Ils arrivent chez un ermite et lui demandent de les loger, vu l'heure avancée. L'ermite les accueille et leur donna à souper. Au cours du repas, il dit au négociant :

— Vous avez là un beau petit garçon.

— Cet enfant a été trouvé dans l'eau ; je l'emmène avec moi : je suis riche, et je veux faire son bonheur.

L'ermite le félicita de cette bonne action et lui donna de quoi écrire une lettre à sa femme, près de laquelle il ne devait retourner que dans trois ans. La lettre était ainsi conçue : « Ma femme, voilà un petit garçon que je t'envoie ; je t'en prie, fais chauffer le four bien chaud et mets-le dedans. Je reviendrai dans trois ans. » Puis il donna l'adresse à l'enfant pour qu'il aille porter la lettre à sa femme.

Le négociant posa la lettre sur la cheminée et se coucha. A trois heures du matin, l'ermite se releva pour prier. Il vit la lettre et, comme elle lui parut suspecte, il la décacheta : — C'est bien la peine, dit-il en lisant le contenu, d'envoyer un enfant pour le faire brûler ! » Et ayant détruit la lettre, il en fit une autre : « Ma femme, voilà un petit enfant que je t'envoie, fais en sorte qu'il soit bien gros et bien frais quand je reviendrai dans trois ans. »

Quand les voyageurs furent levés, l'ermite leur donna à déjeuner, puis le négociant remit la lettre à l'enfant qui partit aussitôt.

Arrivé auprès de la dame, il lui dit : — « Madame, voici une lettre de votre mari ; il a dit que vous la lisiez ou que vous la fassiez lire. »

La dame reçut bien l'enfant. Elle le conduisit chez le tailleur et le fit habiller. On lui donna Julie, la fille de la maison, pour compagne de ses jeux et il vécut ainsi très heureux pendant trois ans.

Au bout de ce temps, comme ils jouaient un jour dans le jardin, la jeune fille s'écria tout à coup : « Voilà papa ! » et elle courut l'embrasser. « Mais c'est papa aussi à moi, » dit Jules, et il embrassa à son tour le voyageur. Celui-ci, en le voyant, fonça le sourcil, et les ayant envoyé s'amuser, il alla trouver sa femme :

— Tu n'as pas fait ce que je t'ai commandé, lui dit-il, tu mériterais que je te le fisse à toi !

— Que m'as-tu donc commandé ? répondit-elle.

— Je t'ai commandé de faire chauffer le four bien chaud et de mettre l'enfant dedans.

— C'était bien la peine de m'envoyer un enfant pour le brûler ! D'abord, je ne t'aurais pas obéi ; et puis du reste tu ne m'as pas écrit cela. Regarde, voici ta lettre.

Le mari fut bien surpris et dit :

— C'est qu'il ne faut pas qu'il arrive de mal à cet enfant.

Jules et Julie continuèrent donc à vivre ensemble. Quand le jeune homme eut vingt-deux ans, il confia à sa compagne son intention de la demander en mariage.

— Je t'en supplie ; ne demande pas cela, mon père te refusera.

— Si, je te demanderai.

— Tu ne m'auras pas !

Quand Jules eût exposé sa demande, le négociant lui demanda s'il se moquait de lui :

— Papa, je ne me moque pas de vous ; vous me l'avez promise et nous nous aimons.

— Mais tu n'as rien !

— Vous le saviez bien en me prenant, et cependant vous

m'avez promis Je travaillerai tant que vous voudrez pour remplacer ce que je ne puis apporter.

— Eh bien ! si tu veux avoir ma fille, va me chercher trois poils sur l'estomac du diable.

— J'irai.

Julie attendait loin de la maison pour connaître la réponse. Quand elle connut les conditions acceptées par son amant elle s'écria :

— Je t'en prie, n'y va pas, tu ne reviendrais pas !

Mais lui : — Je ne puis t'avoir sans cela : je pars !

Il partit donc.

Un jour, il arriva à la porte d'un château. Il frappe. On lui dit d'entrer, et quand il l'a fait :

— Que venez-vous faire par ici, mon ami ? Vous allez vous perdre. Vous ne savez donc pas qu'à la quatrième porte demeure le diable ?

— Je le sais, madame ; je vais chez lui.

— Si vous en revenez, mon ami, demandez donc au Grand Homme pourquoi nous avons un jet d'eau où l'eau ne vient pas, des arbres qui ne fleurissent pas, et enfin un jardin où rien ne vient. Si vous pouvez nous le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu, tâchez de revenir.

Il frappe ensuite à la deuxième porte, chez un monsieur et une dame qui lui disent d'entrer.

— Oh ! mon ami ! où allez-vous ? Vous mourrez ! Vous êtes bientôt chez le diable !

— Je le sais, madame ; je vais chercher trois poils sur son estomac.

— Enfin, mon ami, si vous avez le bonheur de revenir, demandez donc au Grand Homme pourquoi notre fille nous a été enlevée sans que nous sachions où elle est. Si vous pouvez nous le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu.

Le jeune homme frappe encore à la porte d'une vieille dame qui lui dit, quand il est entré :

— Oh ! mon ami, qu'allez-vous faire ? Vous êtes perdu ! la prochaine porte, c'est chez le diable !

— Je le sais, madame ; je vais arracher trois poils sur son estomac pour avoir une demoiselle en mariage.

— Mais vous n'en reviendrez pas !

— Oh ! si, je reviendrai !

— Si vous revenez, demandez donc au Grand Homme pourquoi depuis dix-huit ans je ne puis sortir de ma chambre. Si vous pouvez me le faire savoir, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Adieu.

Jules frappa enfin à la dernière porte. C'est la servante qui se présente et qui lui dit :

— Mais, mon ami, que venez-vous faire ici ? Vous êtes chez le diable !

— Je le sais, mademoiselle ; je viens chez lui. Il faut que je lui arrache trois poils sur l'estomac pour avoir une demoiselle en mariage.

— Je les arracherai, moi. Vous lui demanderez pourquoi j'ai été enlevée à mes parents. Si vous me le dites, vous aurez trois chariots remplis d'or et d'argent. Vous allez vous fourrer sous le lit de mon maître. Quand il rentre, il cherche partout, de la cave au grenier ; il n'y a que sous son lit qu'il ne cherche pas.

Le diable rentre un instant après :

— Oh ! Marianne, Marianne, j'ai faim, j'ai faim !

— Vous allez souper, mon bon maître.

Le diable prend un chandelle et fait sa tournée habituelle, puis il soupe et se couche. Il ne tarde pas à ronfler. Alors Marianne porte au jeune homme une plume, du papier et de l'encre, afin qu'il puisse écrire tout ce que le diable dirait, puis elle arrache à celui-ci un poil sur l'estomac.

— Ah ! Marianne, Marianne, tu me fais mal !

— Mon bon maître, c'est que je rêve !

— Qu'est-ce que tu as donc rêvé ?

— Mon bon maître, j'ai rêvé que je passais à la porte d'une ancienne dame et qu'elle me demandait pourquoi il y a dix-huit ans qu'elle ne pouvait sortir de sa chambre.

— Vois tu, Marianne, cette dame a un petit bâton blanc. Il faudrait qu'elle le donnât à la première personne qui passerait : la dame pourrait s'en aller et la personne qui aurait le bâton resterait à sa place.

— Je vous remercie, mon bon maître.

Quand le diable fut rendormi, Marianne porta le poil au jeune

homme en lui disant : — « Mon ami, en voilà un, ne le perdez pas et écrivez bien tout ce que dit le diable. » Puis elle va arracher le deuxième poil.

— Oh ! Marianne ! Marianne ! que fais-tu donc ? tu me fais mal !

— Paix, mon bon maître ! c'est que je rêve, c'est que je rêve !

— Mais que rêves-tu, rêveuse ?

— Mon bon maître, j'ai rêvé que je passais à la porte d'un monsieur et d'une dame ; ils m'ont demandé pourquoi leur fille leur avait été enlevée.

— Vois-tu, Marianne, ce monsieur et cette dame c'est ton père et ta mère. Chez eux, il n'y avait pas de religion, pas de livres, pas d'image de la sainte Vierge et je t'ai enlevée. Je ne t'ai du reste pas fait souffrir ; tu n'es pas malheureuse avec moi. Pour que je te rende à tes parents, il faut qu'on bénisse votre maison, qu'on plante un cierge au milieu de la chambre et qu'un prêtre vienne te chercher. Alors je te rendrai. Il ajouta encore : Ne reviens plus m'éveiller, car je te mettrais dans mon enfer et je te ferais retourner par mes diabolins.

— Mon bon maître, je vous remercie, je ne reviendrai plus.

Le diable se rendort aussitôt et ronfle de plus belle. La bonne porte le second poil au jeune homme et lui dit : Le dernier sera bien difficile à avoir. Enfin, elle va l'arracher.

— Mais que fais-tu, Marianne ? que fais-tu ? Je vais te faire retourner par mes diabolins !

— Oh ! mon bon maître, je ne viendrai plus ! je ne viendrai plus ! C'est que, voyez-vous, je rêvais.

— Mais que rêvais-tu ?

— Je rêvais que je passais à la porte d'un château et qu'on me demandait pourquoi il y avait un jet d'eau qui n'allait pas, des arbres qui ne fleurissaient pas et un jardin où il ne venait rien.

— Vois-tu, Marianne, c'est qu'un seigneur est enterré près d'un arbre, à l'entrée du jardin. Il faudrait le retirer, l'enterrer en terre sainte, faire la procession autour du jardin, jeter de l'eau bénite sur le jet d'eau, sur les arbres, en dedans et en dehors du jardin, et tout viendrait. Mais ne viens plus m'ennuier ou je te fourre dans mon enfer !

— Mon bon maître, je vous remercie, je ne viendrai plus.

Une fois le diable rendormi, Marianne porta le dernier poil

au jeune homme, lui donna du pain et du bœuf à manger, du vin à boire, et lui dit : Allez vous-en, car s'il vous voyait il vous tuerait.

Jules repassa devant la porte de la vieille dame.

— Oh ! mon ami, vous voilà ! avez-vous demandé pourquoi je ne peux sortir d'ici ?

— Oui madame. Vous avez un petit bâton blanc : il faut le donner à la première personne qui passera.

— Mais il ne passe personne par ici ! je vais vous le donner à vous.

— Je n'en veux pas ; je vous enverrai quelqu'un.

Et la dame lui donna trois chariots remplis d'or et d'argent.

Il alla alors chez le monsieur et la dame. Il lui demandèrent aussitôt s'il savait pourquoi leur fille leur avait été enlevée. Et il répéta les paroles du diable : que chez eux il n'y avait pas de religion, pas même une image de la sainte Vierge ; qu'il fallait mettre un cierge au milieu de la chambre et aller chercher un prêtre qui bénirait la maison et irait demander la fille au diable, lequel la rendrait alors. Sur la prière des parents, il attendit la fin de la cérémonie et Marianne revint, ce qui fait qu'il eut six chariots remplis d'or et d'argent

Il entra ensuite au château où on lui dit :

— Vous voilà, mon ami ; avez-vous demandé pourquoi notre jardin ne produit rien ?

— Oui : C'est parce qu'un seigneur est enterré près d'un arbre à l'entrée du jardin. Il faut le déterrer, le mettre en terre sainte, puis qu'on jette de l'eau bénite sur le jet d'eau, sur les arbres, en dedans et en dehors du jardin. Alors le jet d'eau fonctionnera et les fruits viendront en leur saison.

Il accepta d'attendre que la cérémonie fût faite et vit aller le jet d'eau ; quant aux arbres, ce n'était pas encore l'époque de leur floraison.

Les maîtres du château lui donnèrent aussi trois chariots remplis d'or et d'argent et il partit chez lui avec ses trésors.

Quand il arriva près de la maison, Julie était sur la porte ; elle aperçut le convoi :

— Oh ! papa ! qu'est-ce que je vois donc qui brille ? Que c'est beau !

Ils ne comprenaient rien à ce spectacle, quand tout à coup Julie reconnut son fiancé et courut ouvrir les grandes portes. Elle était bien heureuse.

Le jeune homme dit au négociant quand ils furent réunis :

— Maintenant, papa, vous me donnez Julie ?

— Sans doute. Mais dis-moi : si j'y allais, moi, en aurais-je autant ?

— Oui papa.

— Et bien ! j'y vais de suite ; vous vous marierez à mon retour.

Mais il ne revint pas, car il prit en route le bâton blanc de la vieille dame, ce que voyant, les jeunes gens se marièrent sans lui.

*(Conté par M<sup>me</sup> Morin).*

### III

#### L'OISEAU QUI DIT TOUT

Il était une fois trois demoiselles qui causaient entre elles devant leur fenêtre ouverte. L'une d'elle disait aux autres : — « Si je me marie, j'aurai trois enfants. Le premier sera un beau garçon, le second une belle fille qui aura une étoile au front, et le troisième encore un beau garçon.

Le fils du roi qui passait à ce moment, entendit la conversation des trois sœurs ; il pénétra dans la maison.

— Vous m'excuserez, mesdemoiselles, si je viens vous déranger ; mais je viens d'entendre des paroles qui m'ont frappées, et je prie celle de vous qui les a prononcées de vouloir bien les répéter devant moi.

La jeune fille s'exécuta de bonne grâce et répéta ses paroles. Alors le fils du roi la demanda en mariage. Elle eut beau protester de son humble origine et de sa pauvreté, le prince ne voulut rien entendre. Et comme elle objectait encore qu'elle ne voulait pas abandonner ses sœurs, il décida qu'elles la suivraient à la cour. Il l'épousa.

Un jour, le prince, qui était devenu roi, dut partir à la guerre. Il confia sa femme enceinte à ses sœurs, auxquelles il recom-